



Un grand patron en blouse blanche, chargé de vous soulager non d'un kyste mais d'un défaut de silhouette, tel apparaît Hubert de Givenchy lorsqu'il reçoit. Les mains sagement posées sur la table, le stylo mine fiché dans la blouse, la chevelure vif-argent multipliée par les miroirs de son studio, il savoure en spécialiste vos questions. Un temps, et il y répondra avec la précision de qui n'a pas une minute à perdre, mais croirait déchoir en se pressant.

Comme le paquebot du même nom qui s'éloigna après 1968, Hubert de Givenchy incarne le rêve d'une France forte et chevaleresque, qui resurgit à intervalles réguliers dans les arts. Un pays qui se lève dans le bus pour céder sa place, n'écrase pas de cigare dans l'assiette de sa voisine et sort l'argenterie de famille pour marier ses métayers. Une nation si parfaitement dressée qu'elle a fini par tomber amoureuse de ses règles et par vouloir imposer leur esthétique à l'univers. A l'image des buis ornant le manoir tourangeau d'Hubert de Givenchy, qui forment «spontanément» des boules, cette France-là se tient droite et gaie, même au cœur de la tempête.

Ce self-control surprend dans une époque vouée à la brusquerie, ou pire à l'indifférence. Tant de courtoisie finirait même par devenir énigmatique, dans un milieu si peu enclin à la bienveillance et un pays frisant la dépression. Mais Hubert de Givenchy reste toujours serein, quand même sa silhouette gaillienne – faut-il rappeler qu'il mesure 2 m 2 ? – penche vers le judas pour prendre la température du public attendant son défilé. Que sa voix onctueuse s'élève pour imposer silence à une petite main, néanmoins, et l'on devine quelle volonté anime ce fils de famille élevé avec une

rigueur toute protestante. On ne gouverne pas depuis quarante ans un royaume d'organza sans quelques éclats de voix ; comme on ne résiste pas à tous les courants adverses sans une poigne de fer. Celui que le personnel de l'avenue George-V appelle encore Monsieur justifie son titre, autrefois réservé au frère du monarque : toujours exact, il exige la même politesse royale d'autrui. De fait, chacun est à sept heures trente tapantes à la porte de l'avenue George-V.

Hubert de Givenchy persiste et signe, comme il se doit quand on dédie sa vie au classicisme. Quarante-trois ans d'une haute couture dont il est l'ultime représentant n'ont rien changé aux convictions d'un créateur qui inaugura sa maison avant que Chanel ne rouvre la sienne. Ne désertant ses ateliers que pour visiter ses poiriers en cordeaux et ses roses Fées des Neiges, Monsieur continue de rêver à l'élégance évanouie de la duchesse de Windsor, aux somptueuses excentricités de Schiaparelli, aux fêtes mirobolantes données sur le Canal Grande par Charlie de Bestegui. Un esprit élitaire dont le triomphe paradoxal fut célébré dans la loge royale du théâtre de Versailles, quand l'éclat de la robe en satin de Jackie Kennedy, signée Givenchy, éclipsa cruellement la première dame de France – inoubliable tante Yvonne ! –, qui n'avait que deux rangs de perles à lui opposer. Telle la Liberté brandissant sa torche, la jeune Américaine au menton volontaire venait d'imposer l'Amérique comme la nation phare de la modernité, aidée par le sourire télégénique d'un mari qui éclipsa la morgue royale du général-président. Ironie du sort, c'est aux États-Unis que résident, aujourd'hui encore, les plus fidèles clientes du couturier.

Les amateurs de second degré, les dévots du bizarre, du baroque ou du *camp* regarderont l'œuvre de Monsieur de Givenchy comme le vampire le crucifix ; tant de droiture dissuade jusqu'à